

Limoges, vaille que vaille...

Privée d'une partie de ses subventions pour cause de "révision des politiques publiques", la 26e édition des Francophonies de Limoges a débuté le week-end dernier. Même amputé de trois jours, le cru 2009 devrait nous réserver quelques belles surprises jusqu'au 3 octobre. A l'image du touchant "Bleu Blanc Vert", de l'Algérien Kheireddine Lardjam.



Bleu, blanc, vert, de Maïssa Bey, mise en scène Kheireddine Lardjam - Photo Patrick Fabre, 2009

La 26e édition des Francophonies en Limousin a démarré ce week-end, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Mauvaise fortune, oui. Car le mauvais sort lancé par le ministère des Affaires étrangères l'an dernier, à l'occasion du 25e anniversaire, n' a pas été sans conséquences. En retirant définitivement toute sa subvention annuelle (135 000 € sur un budget global d'un 1,4 million), autrefois servie au titre de la Francophonie, le Quai d'Orsay a bel et bien fragilisé le festival, qui a amputé de trois jours sa programmation (aux dépens de la danse et de la musique plus que du théâtre) et d'un bon tiers sa jauge globale (10 000 places contre 15 000 autrefois). Sur fond de « Révision générale des politiques publiques », le ministère avait prétexté un recentrage sur sa vocation (l'extérieur et non pas l'Hexagone). La logique, imparable certes, semble pourtant de courte vue au regard du seul festival de création artistique organiquement lié à la francophonie... apanage, jusqu'à preuve du contraire, dudit ministère.

Car, Limoges, chaque deuxième quinzaine de septembre, est un carrefour modeste mais bien réel des cultures, où une multitude d'expériences humaines et artistiques convergent de tous les pôles de la planète. Comme si, au fond, depuis vingt-cinq ans, depuis le pari un peu fou d'un Pierre Debauche, alors patron du Centre dramatique, le pli était pris et indéfroissable. Malgré la succession de quatre directeurs et quelques variations d'allure, un cap permanent demeure : l'attention aux textes et aux auteurs, le soutien à des artistes peu épaulés dans leur pays. Comble de l'ironie, ce sont d'ailleurs les Centres culturels français qui sont souvent les premiers « chercheurs » de talent, les premiers abris de créateurs isolés. De là à dire que les Francophonies sont aussi la vitrine de tout un travail de fourmi du fameux « réseau » culturel français à l'étranger, il n'y a qu'un pas. Que l'on peut franchir sans faire le grand écart. En toute honnêteté intellectuelle. D'où l'absurdité d'un tel désengagement.

Marie-Agnès Sevestre, la directrice du festival depuis quatre ans – qu'une compensation modeste du ministère de la Culture (35 000 €) n'a pas suffi à rassurer –, envisage l'avenir avec pragmatisme et méfiance tout

à la fois : «*Je ne pense pas que le festival soit maltraité en tant que tel, il continuera de toutes les façons, mais la question est de savoir à quel prix. Je ne suis pas défaitiste mais inquiète sur la moelle des choses. Car les Francophonies, plus qu'un simple festival, c'est une façon de faire.* » Une façon d'aller en Afrique par exemple, en dehors des festivals médiatisés, plutôt au cœur des lieux où « ça » se fabrique. Ce sont aussi des ouvertures sur le monde proposées à de jeunes artistes invités à Limoges alors qu'ils n'ont encore rien à y présenter. Ces 100 000 € de moins (qu'aucun autre partenaire institutionnel local n'a d'ailleurs pu compenser), ne sont peut-être pas une condamnation à mort, mais une réduction certaine des ambitions : des voyages de repérage, des accueils (les artistes viennent pour leurs représentations et repartent désormais aussi sec). Donc des possibilités de rencontres, ces croisements qui étaient le sel de cette francophonie peu à peu métissée à Limoges selon toutes les combinaisons possibles (Nord-Sud, mais aussi Sud-Sud, Sud-Nord ou Nord-Nord).

Il n'y a guère qu'aux « Francos » que l'on pourra en effet assister, comme samedi dernier, à un débat sur « le retour sur scène des grands récits » avec un auteur-metteur en scène québécois (Olivier Kemeid, qui s'est inspiré de *L'Enéide*), un auteur-metteur en scène burkinabé (Hassane Kassi Kouyate, qui monte une *Illiade* du point de vue des femmes) et un metteur en scène pur fruit de l'histoire théâtrale française des ces trente dernières années (Marcel Bozonnet, comédien, ex-directeur du Conservatoire et ex-administrateur du Français), qui a plongé avec ses acteurs venus du Liban et de Syrie... dans le Roman de Baïbars, le successeur de Saladin, qui défit les Croisés à Antioche...

Et même si certaines expériences s'avèrent parfois décevantes (cette fameuse épopée de Baïbars, soit-dit en passant, est un beau ratage théâtral, un objet longuet à l'esthétique bancale !), l'envie d'y aller coûte que coûte, à l'arraché, est ici toujours sensible. Ahmed Madani, par exemple, metteur en scène français et directeur de compagnie autrefois en poste dans l'Océan Indien, a tendu la main au projet d'une comédienne de raconter – jusque dans sa chair, qu'elle expose – sa vie de jeune îlienne étouffée par le carcan d'une société patriarcale. Il y a dans ce *Paradis Blues* une prise de risque, même si le texte écrit par la romancière mauricienne Shenaz Patel n'évite pas l'emphase, même s'il faut encore en enraciner la forme (l'actrice parle d'une chambre d'hôpital, comme à peine sortie du coma, mais pourquoi, comment, à quelle fin ?)...

Il y avait le week-end dernier à Limoges un autre artiste franchement heureux d'être là, impatient de montrer son travail : Kheireddine Lardjam, algérien et oranais. Théâtréux jusqu'au bout des cheveux, comme son compatriote Alloula – assassiné en 1994 par les extrémistes –, à l'œuvre de qui il a emprunté le nom de sa compagnie : El Ajouad (Les Généreux). On n'avait plus vu de théâtre algérien à Limoges depuis longtemps. Et il nous revient, porté par une jeune génération, plutôt décomplexée à l'égard de la langue française (« *si j'aime une œuvre arabe, je la monte dans sa langue, si c'est un texte français, j'en fais autant...* »), qui se bat pour faire du théâtre comme elle l'entend. Avec *Bleu Blanc Vert*, d'après le roman francophone de Maïssa Bey, Kheireddine Lardjam met les pieds dans le plat de ses aînés, héros de l'Indépendance, au regard de la situation actuelle d'un pays coincé entre corruption et fondamentalisme. Deux comédiens et un chanteur, associés dans la sobre nudité du plateau, racontent, du point de vue d'un couple d'amoureux, l'après 1962 jusqu'à la victoire du FIS aux élections de 1991. Le spectacle évite les écueils de la démonstration, même si un ton sentimentalo-narratif pourrait parfois l'étouffer. Soyez tout de même aux aguets : à partir du 26 janvier, *Bleu Blanc Vert* entame une longue tournée en France, soutenue par La Fédération d'associations de théâtre populaire (FATP), la Comédie de Valence et le Forum du Blanc-Mesnil.